

Compte rendu

Ouvrage recensé :

PURSIAINEN, Christer. *Russian Foreign Policy and International Relations Theory*. Aldershot, Ashgate, 2000, 239 p.

par Dario Battistella

Études internationales, vol. 32, n° 4, 2001, p. 858-859.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/704378ar>

DOI: 10.7202/704378ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Russian Foreign Policy and International Relations Theory.

PURSIAINEN, Christer. Aldershot, Ashgate, 2000, 239 p.

Issu d'une thèse de doctorat, *Russian Foreign Policy and International Relations Theory* de C. Pursiainen se propose de mettre un terme à la tradition bien enracinée qui consiste à aborder la politique extérieure russe – et a fortiori soviétique – à la marge, voire même en dehors, des approches et des paradigmes constitutifs de la discipline des relations internationales. Voilà une intention louable. On peut comprendre, sinon justifier, que tout au long de la guerre froide une discipline fortement américano-centrée ait pratiquement laissé le champ libre aux kremlinologues, lorsqu'il s'agissait d'étudier le comportement international de Moscou : rappelons-nous les critiques subies par Graham Allison analysant les décisions soviétiques lors de la crise de Cuba à travers les mêmes modèles organisationnel et bureaucratique que les décisions américaines. Mais dix années après la chute de l'Union soviétique, le moment est venu de compléter les approches en termes d'area studies en soulignant les spécificités russes par les méthodes des relations internationales mettant l'accent sur les invariants propres à toute politique extérieure, qu'elle soit « occidentale », russe, ou africaine...

Le problème avec cette théorie des relations internationales est qu'elle est plurielle, tant elle est traversée par les débats qui opposent, schématiquement, réalistes, libéraux, constructivistes. Lequel de ces paradigmes est-il alors susceptible de se substituer aux approches encore dominantes ? C'est à cette question que C. Pursiainen essaie de répondre. Pour ce faire, il rappelle, pour mieux la

rejeter, « l'excessive politisation » (p. 1) qui a caractérisé l'ensemble des analyses savantes portant sur la politique extérieure soviétique, de l'approche culturaliste de Toynbee voyant dans la Russie le successeur de l'empire byzantin à celle, idéologique, de Friedrich et Brzezinski dénonçant le totalitarisme stalinien, en passant par l'école géopolitique de Strausz-Hupé annonçant l'expansionnisme moscovite vers l'Ouest et les mers chaudes. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'il passe en revue les différentes théories des relations internationales, en vue d'en évaluer la pertinence eu égard à leur capacité à rendre compte des causes de la guerre froide d'abord, des raisons de la fin de la guerre froide et de la place de la Russie post-soviétique dans le système international contemporain ensuite. Comparant les mérites respectifs du réalisme structuraliste de Morton Kaplan et de Kenneth Waltz, du néolibéralisme institutionnel de Robert Keohane et Joseph Nye, et du constructivisme de Friedrich Kratochwil et d'Alexander Wendt, Pursiainen avoue sa préférence pour cette dernière approche qui est la seule, en privilégiant l'influence des normes sur le comportement d'un acteur, à proposer un cadre théorique cohérent permettant des études empiriques de la politique extérieure russe.

Cette conclusion est sans surprise : de nos jours, dans le champ européen des relations internationales, point de salut – apparemment – en dehors d'une proclamation de foi constructiviste. Reste que le choix de Pursiainen aurait été plus convaincant s'il avait intégré dans son étude le soviétologue et théoricien des relations internationales à la fois qu'a été Raymond Aron. Voilà un auteur qui, avec sa propre analyse du totalitarisme, et avec son couple conceptuel « système international homogène/système inter-

national hétérogène», propose des outils dont la valeur heuristique s'impose lorsque l'on se penche sur les relations internationales de la Russie, soviétique ou non. Pursiainen l'ignore, et ne s'y réfère qu'à travers une publication d'importance secondaire. C'est dommage, et dommageable.

Dario BATTISTELLA

Institut d'études politiques
Université Bordeaux – Montesquieu, France